



HAL
open science

Le pas de la porte et le bout du monde. Proximité et éloignement dans La Nouvelle Héloïse

Nicolas Fréry

► **To cite this version:**

Nicolas Fréry. Le pas de la porte et le bout du monde. Proximité et éloignement dans La Nouvelle Héloïse. Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau, 2024, 56, pp.32-49. hal-04592852

HAL Id: hal-04592852

<https://hal.science/hal-04592852>

Submitted on 29 May 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE PAS DE LA PORTE ET LE BOUT DU MONDE : PROXIMITÉ ET ÉLOIGNEMENT DANS *LA NOUVELLE HÉLOÏSE*

Nicolas Fréry

« Ô Tinian, Ô Juan Fernandez ! Julie, le bout du monde est à votre porte¹ », s'exclame Saint-Preux, *transporté* au sens propre² par la découverte de l'Élysée. Revenu des confins du monde, le personnage a la surprise de découvrir un lieu, le jardin de Julie, qui tout en jouxtant l'espace domestique paraît aussi exotique que les contrées les plus éloignées. Ainsi le lointain paraît-il à portée de main, tandis qu'un lieu contigu donne l'illusion d'être relégué à une distance maximale. Ce renversement des repères spatiaux, loin d'être propre au lieu d'exception – à la fois intégré au microcosme de Clarens et symboliquement hors du monde – qu'est l'Élysée, a une valeur matricielle dans *La Nouvelle Héloïse*. Un indice en est que la même formule affleure à propos du jardin, espace secret par excellence, et du cœur insondable de Julie : « l'œil ne peut pas y pénétrer³ ». Si proximité et éloignement sont réversibles dans *La Nouvelle Héloïse*, c'est aussi et surtout dans le rapport qu'entretient Saint-Preux avec celle, Julie, dont il est toujours si proche et si éloigné.

Henri Lafon, dans une étude consacrée à la poétique de la distance dans le roman des Lumières, a souligné la « plasticité de l'espace romanesque » dans *La Nouvelle Héloïse* et relevé combien « le récit de fiction a le pouvoir de remettre en question le partage entre “près” et “loin” dans des renversements paradoxaux et des dénégations⁴ ». Ces basculements dialectiques sont en effet légion dans le roman de Rousseau, qu'il s'agisse pour Saint-Preux d'écrire : « c'est loin des lieux qu'elle habite que j'apprends à ne plus craindre d'en approcher », ou pour Claire de déclarer : « on se rapproche et les cœurs s'éloignent⁵ ». Par cette articulation problématique du proche et du lointain, *La Nouvelle Héloïse* met à l'épreuve des maximes amoureuses parmi les plus anciennes (« loin des yeux, loin du cœur », qui remonte aux *Élégies* de Propertius⁶) et réinterprète en profondeur la tradition courtoise de l'*amour de loin* (évident horizon d'un roman dont le héros reçoit un surnom d'inspiration médiévale, Saint-Preux).

Reconnu comme un grand roman de la temporalité⁷, *La Nouvelle Héloïse* constitue également une ample méditation sur la spatialité. Encore trois précisions doivent-elles être apportées. La première est que l'espace réel importe moins dans le roman de Rousseau que l'espace mental. Le récit de voyage de Saint-Preux est en large partie relégué dans les marges

¹ Rousseau, *La Nouvelle Héloïse*, éd. Érik Leborgne et Florence Lotterie, Paris, Flammarion, « GF », 2018, lettre IV. 11, p. 562. Julie sourit par deux fois de cette exclamation de Saint-Preux : « adieu Tinian, adieu Juan-Fernandez, adieu tout l'enchantement ! Dans un moment vous allez être de retour du bout du monde » (*ibid.*, p. 563) ; « eh bien, que vous en semble ? me dit-elle en nous en retournant. Êtes-vous encore au bout du monde ? » (*ibid.*, p. 570). Toutes les références à *La Nouvelle Héloïse* renvoient à cette édition.

² Saint-Preux est « surpris, saisi, *transporté* d'un spectacle si peu prévu (*ibid.*, p. 562). Voir la description de l'Ermitage dans les *Confessions* : « Ce lieu solitaire plutôt que sauvage me transportait en idée au bout du monde » (Rousseau, *Œuvres complètes*, dir. Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, p. 403).

³ *La Nouvelle Héloïse*, IV. 11, p. 561 et IV. 14, p. 602. Voir la note d'Erik Leborgne et Florence Lotterie.

⁴ Henri Lafon, « De près, de loin : à propos de la distance », *Locus in fabula. La topique de l'espace dans les fictions françaises d'Ancien Régime*, dir. Nathalie Ferrand, Louvain-Paris, Peeters, 2004, p. 17-18.

⁵ *La Nouvelle Héloïse*, V. 8, p. 720 ; VI. 5, p. 779.

⁶ « *Quantum oculis, animo tum procul ibit amor* » (Propertius, élégie III. 21).

⁷ Voir François Van Laere, *Une lecture du temps dans « La Nouvelle Héloïse »*, Neuchâtel, Éditions de la Baconnière, 1968.

de la correspondance (un mémoire auquel le lecteur n'aura pas accès⁸), tant la tentation de l'exotisme cède le pas à une réflexion sur le pouvoir qu'a l'imagination de travailler l'espace. Dans la première lettre écrite à Meillerie, ce n'est pas le télescope qui parvient à transcender la distance, mais la mémoire émue et l'imagination créatrice de l'amant. Comme l'écrit Jean Starobinski, « le regard se fait vision et produit lui-même l'image que les lointains confus lui dérobaient⁹ ». Un tel épisode, où Saint-Preux se transporte en imagination auprès de celle dont il est séparé, révèle une deuxième spécificité de l'œuvre, à savoir que les allers et venues dans l'espace sont, à l'échelle des deux amants, le fait unique de Saint-Preux. *La Nouvelle Héloïse* déploie une géographie amoureuse dont le référentiel n'est autre que l'immobile Julie. Dans ce roman où Julie est « l'*axis mundi* », « le point de mire unique », toute excursion loin d'elle « est inscrite comme excentricité, extravagance¹⁰ ». Le roman ne se contente toutefois pas de faire retentir la plainte de celui qui part : il donne accès à la souffrance, plus vive peut-être, de celle qui reste. Comme l'écrit Julie : « tous les objets que j'aperçois me portent quelque idée de ta présence pour m'avertir que je t'ai perdu. [...] Ah ! Si tu savais quel pire tourment c'est de rester quand on se sépare, combien tu préférerais ton état au mien¹¹ ». Ce n'est pas au nom du besoin de divertissement, comme dans une page voisine de *La Vie de Marianne*¹², que l'exil paraît plus enviable que l'immobilité, mais parce que pour celle qui hante les lieux désertés par l'autre, le moindre objet devient un signe de la perte. Enfin, on ne saurait trop insister sur le lien intime qui se noue entre la mise en scène de la distance et la forme du roman par lettres. C'est que l'éloignement justifie le recours à l'épistolaire en même temps que la lettre, dans la tradition de l'héroïde, constitue un substitut à la présence¹³. Encore ce remède s'expose-t-il à aggraver dangereusement le mal, car la lettre, à l'instar du portrait de Julie, « porte présence et absence, plaisir et déplaisir¹⁴ ».

Ainsi est-ce à la fois esthétiquement et philosophiquement que « les notions de proximité et d'éloignement subissent une révision radicale¹⁵ » dans *La Nouvelle Héloïse*. Dans ce roman où les lettres deviennent *hymnes*¹⁶, Rousseau n'est pas loin de tendre vers ce brouillage de « l'alternative du près ou du loin », vers cette « présence absente, sans alternative ni exclusion¹⁷ », qui constituent selon Jankélévitch le propre de la musique. Certes, *La Nouvelle Héloïse* s'inscrit dans des filiations littéraires définies en mettant en scène la déchirure de la séparation. Néanmoins, l'opposition entre proximité euphorique et intolérable éloignement est brouillée à deux titres. D'une part, l'imagination permet à l'éloignement de se résorber dans une proximité fantasmée. Aucun espace, fût-il immense, ne parvient à séparer deux amants spirituellement unis l'un à l'autre. D'autre part, selon un paradigme concurrent, le retour de Saint-Preux à Clarens suscite l'impression d'une distance qui se creuse au sein d'une proximité longtemps désirée. Le projet de Wolmar est en effet de rapprocher

⁸ « Je lui dis que je vous avais donné une relation de mon voyage, dont je lui apportais une copie » (*La Nouvelle Héloïse*, IV, 6, p. 509).

⁹ Jean Starobinski, *L'Œil vivant*, Paris, Gallimard, « Tel », 1999, p. 152.

¹⁰ Laurence Mall, « Les aberrations de l'errance : Le voyage dans *La Nouvelle Héloïse* », *Australian Journal of French Studies*, May 1, 1994, n°31, p. 175.

¹¹ *La Nouvelle Héloïse*, I, 25, p. 119.

¹² « Il me semble que la condition de ceux qui restent est toujours plus triste que celle des personnes qui s'en vont. S'en aller, c'est un mouvement qui dissipe, et rien ne distrait les personnes qui demeurent ; c'est elles que vous quittez, qui vous voient partir, et qui se regardent comme délaissées » (Marivaux, *La Vie de Marianne*, éd. Frédéric Deloffre, Paris, Classiques Garnier, 1963, p. 231).

¹³ Chez Ovide, voir par exemple *Héroïdes*, XVIII, « Léandre à Héro », v. 15-18. Au sujet des *Lettres portugaises*, Léo Spitzer a commenté la façon dont la lettre se fait « moyen désespéré de rendre l'absent présent » (« Les *Lettres portugaises* », *Romanische Forschungen*, n°65, 1954, p. 114).

¹⁴ Pascal, *Pensées*, Sel. 291.

¹⁵ Laurent Jenny, *L'expérience de la chute de Montaigne à Michaux*, Paris, PUF, 1998, p. 79-80.

¹⁶ *Entretien sur les romans*, dans *La Nouvelle Héloïse*, p. 913.

¹⁷ Vladimir Jankélévitch, *La présence lointaine. Albéniz, Séverac, Mompou*, Paris, Seuil, 1983, p. 69.

spatialement les amants pour les éloigner sentimentalement : quels sont les présupposés et les résultats de cette paradoxale thérapie par la proximité ?

La malédiction de l'éloignement

Le discours amoureux repose à première vue dans *La Nouvelle Héloïse* sur un partage traditionnel entre proximité lumineuse et éloignement dysphorique. « Vivre loin d'elle¹⁸ », tel est le tourment suprême que déplore Saint-Preux dans les fragments joints à la lettre II. 2. Ces courts billets sont troués par les aposiopèses, les blancs textuels devenant la figuration de la béance de l'exil. Dès la première partie, la séparation induit une radicale scission avec soi-même : « chaque pas qui m'éloignait de vous séparait mon corps de mon âme¹⁹ ». Plus spécifiquement, l'éloignement est associé à un imaginaire de l'égarement et de l'obscurité. Dans *La Nouvelle Héloïse*, comme l'écrit Jean Starobinski, « s'éloigner, c'est vouloir et subir la nuit, l'opacité²⁰ ». En quittant le centre rayonnant qu'est Julie, Saint-Preux s'enfonce dans les ténèbres. C'est surtout l'exil parisien de la deuxième partie qui fait figure de quasi-catabase : royaume de masques sans cesse changeants, la capitale n'est habitée que par des « fantômes » et des « larves²¹ ». Aussi Raymond Trousson file-t-il la comparaison avec Dante dans la lecture croisée qu'il fait de *La Nouvelle Héloïse* et du *Lys dans la Vallée* : « dans les deux romans, l'éloignement a une fonction identique. Les héros sortent de l'univers de l'être et de la transparence ; ils sont égarés, déviés de la voie droite comme Dante dans la *selva oscura*. Une double distance, à la fois géographique et morale, affaiblit le rayonnement bienfaisant de leur Béatrice²² ». Saint-Preux fait à Paris l'expérience d'un éloignement maximal, parce que la distance qui le sépare de Julie est spatiale, morale, mais aussi ontologique tant il est relégué dans un lieu d'altérité radicale où tout n'est que flux et apparence.

La séparation, dans la deuxième partie, est d'autant plus douloureuse qu'elle est d'une durée indéfinie. C'est ce qu'exprime l'élégiaque début de la lettre 13. Saint-Preux commence par comparer la route qui le sépare de Julie à un long ruisseau formé par son propre sang. Il exprime ensuite le regret de ne pouvoir identifier le *terme* de la séparation : « ah si du moins je connaissais le moment qui doit nous rejoindre, je compenserais l'éloignement des lieux par le progrès du temps²³ ! ». Si les retrouvailles avec Julie n'étaient pas un *telos* indéterminé, l'écoulement des jours serait moins vécu comme une perte que comme un gain, parce qu'il rapprocherait du moment ardemment souhaité. Saint-Preux désirerait, en somme, que la marche du temps soit une marche vers Julie, alors qu'il expérimente une radicale dissociation entre le progrès des temps et le rapprochement avec l'être aimé. La succession des jours est ainsi condamnée à être perçue comme un vain écoulement dépourvu de finalité.

L'éloignement indéfini étant insoutenable, tel est *a fortiori* le cas de l'éloignement éternel. Ce spectre de la séparation irrémédiable parcourt le roman. Il reçoit une formulation privilégiée : les mots « adieu pour jamais » qui constituent la conclusion aussi bien de la lettre III. 6 que de la lettre III. 19. Cette « litanie des "pour jamais"²⁴ » est riche de souvenirs littéraires. Elle est en effet héritée de la tragédie de Racine pour laquelle Rousseau reconnaît

¹⁸ *La Nouvelle Héloïse*, II. 2, fragment III, p. 241.

¹⁹ *Ibid.*, I. 18, p. 97.

²⁰ Jean Starobinski, *La Transparence et l'obstacle*, Paris, Gallimard, 1971, p. 164.

²¹ *La Nouvelle Héloïse*, II. 14, p. 284.

²² Raymond Trousson, *Balzac, disciple et juge de Jean-Jacques Rousseau*, Genève, Droz, 1983, p. 113.

²³ *La Nouvelle Héloïse*, II. 13, p. 275.

²⁴ Jean-François Perrin, *Poétique romanesque de la mémoire avant Proust*, t. I, « Éros réminiscent (XVII^e-XVIII^e siècles) », Paris, Classiques Garnier, 2017, p. 261.

sa préférence dans la *Lettre à d'Alembert : Bérénice*²⁵. Comme chez Racine, l'alternance entre jour recommençant et jour finissant marque chez Rousseau le contraste entre l'imperturbable cyclicité de la journée et la béance de l'exil : « le soleil se lève et ne me rend plus l'espoir de te voir ; il se couche et je ne t'ai point vue²⁶ ». L'évocation d'échéances de plus en plus lointaines où la séparation sera toujours effective est également commune aux deux textes. On connaît les accents douloureux de Bérénice : « Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous / Seigneur, que tant de mers me séparent de vous²⁷ ? ». Saint-Preux lui fait écho, en figurant lui aussi la distance, comme de tradition dans la poésie de l'exil²⁸, par l'étendue maritime : « dans trois jours je ne verrai plus l'Europe, dans trois mois je serai dans des mers inconnues où règnent d'éternels orages ; dans trois ans peut-être²⁹... ».

Si l'éloignement est vécu comme le mal suprême, à l'inverse une rêverie de la proximité heureuse se déploie tout au long du roman. Abolir la distance qui sépare de l'être aimé est le désir sans cesse exprimé par les personnages. Cet idéal de proximité paraît, à première vue, triompher dans la deuxième moitié du roman. À propos des soupers dans le salon d'Apollon, Julie peut écrire : « je suis environnée de tout ce qui m'intéresse, tout l'univers est ici pour moi³⁰ ». Tous ceux qui forment l'univers intime de Julie seraient réunis à ses côtés, en vertu d'une miraculeuse superposition entre proximité spirituelle et spatiale. Cet imaginaire de la contiguïté euphorique prend un sens particulier dans un roman dont l'héroïne a pour caractéristique d'imposer un *mode de proximité* spécifique. Les personnages ne cessent de le déclarer : « tout ce qui s'approche s'attache à toi³¹ ». Julie est douée d'une force d'attraction qui se double d'un pouvoir de métamorphoser ceux qui l'environnent. Saint-Preux et Claire insistent sur cet « ascendant », cet « empire » de Julie³² – qui pourrait, plus simplement, être nommé sa *présence*. Présence non au sens d'*être présent* mais bien d'*avoir une présence*, c'est-à-dire de « laisser percevoir, d'imposer sa personnalité à travers ses actes³³ ». Approcher Julie, c'est entrer dans sa sphère d'influence et se transformer auprès d'elle. Julie a l'art de faire de ses proches des quasi-semblables : « vous donnerez le ton à tous ceux qui vivront avec vous³⁴ ». C'est même au nom de ce principe existentiel que Rousseau justifie l'uniformité stylistique de *La Nouvelle Héloïse* : « dans une société très intime, les styles se rapprochent ainsi que les caractères³⁵ ».

L'axiologie de la proximité se révèle toutefois plus ambiguë qu'il n'y paraît dans le roman. L'effet de présence de Julie n'empêche pas l'opacification progressive d'une héroïne qui paraît de plus en plus distante de ceux qui la fréquentent et la prennent pour modèle³⁶. Surtout, la proximité vis-à-vis de l'objet aimé n'est pas systématiquement euphorique, comme en témoigne la lettre 6 de la quatrième partie, grande lettre du retour, où s'exprime tout

²⁵ Rousseau, *Lettre à d'Alembert*, dans *Œuvres Complètes*, t. V, p. 49. Nous étudions ces résurgences de *Bérénice* dans « “Pour jamais”. *La Nouvelle Héloïse* et l'irréversible », *Op. cit., revue des littératures et des arts* [en ligne], n°23, 2021.

²⁶ *La Nouvelle Héloïse*, II, 13, p. 277.

²⁷ Racine, *Bérénice*, acte IV, sc. 5.

²⁸ Voir Thérèse Lassalle, « *Bérénice* : “tant de mers” ou une éternité sans étreinte », *Présence de Racine*, dir. Jean-Pierre Landry et Olivier Leplâtre, Lyon, CEDIC, 2000, p. 109-121.

²⁹ Rousseau, *La Nouvelle Héloïse*, III, 26, p. 477.

³⁰ *Ibid.*, VI, 8, p. 200.

³¹ *Ibid.*, II, 5, p. 249.

³² « C'est ton ascendant invincible et celui de ton ami qui, sans même qu'il s'en aperçoive, le déterminent avec tant de force » (*Ibid.*, p. 248) ; « Ô Julie, quel est ton inconcevable empire ! » (*Ibid.*, III, 16, p. 414).

³³ Définition du *Trésor de la langue française*.

³⁴ Rousseau, *La Nouvelle Héloïse*, III, 26, p. 249.

³⁵ *Entretien sur les romans*, dans *ibid.*, p. 927.

³⁶ Comme Christophe Martin l'a souligné dans *La philosophie des amants. Essai sur Julie ou La Nouvelle Héloïse*, Paris, PUPS, 2021, p. 208 (chap. 9, « Une histoire du secret »).

particulièrement « la relation intimement engagée que Saint-Preux entretient à l'espace³⁷ ». Saint-Preux commence par ébaucher une cartographie intime résolument binaire : « le monde n'est jamais divisé pour moi qu'en deux régions, celle où elle est, et celle où elle n'est pas³⁸ ». Ainsi mesure-t-on combien l'amour, qui « exalte à l'extrême cette grisante poétique de l'espace dont parlait Bachelard », tend à « condenser la valeur » autour du lieu où habite l'être cher³⁹. Pour Saint-Preux, l'itinéraire vers le lieu béni où vit Julie paraît asymptotique, tant cet espace désiré se dérobe à celui qui veut l'atteindre : « la première [région] s'étend quand je m'éloigne, et se resserre à mesure que j'approche, comme un lieu où je ne dois jamais atteindre⁴⁰ ». Or, les sentiments qui agitent le personnage à mesure que l'objet aimé se rapproche sont doubles. Dans un premier temps, Saint-Preux éprouve une joie intense à la vue de son pays natal. Néanmoins, ces délices laissent place à une crainte aigüe qui ne fait qu'augmenter à proportion que diminue l'intervalle qui le sépare de Julie : « cet effroi, dont je ne pouvais démêler la cause, croissait à mesure que j'approchais de la ville⁴¹ ». C'est ainsi au moment où Saint-Preux s'approche de son centre lumineux, Julie, qu'il se sent plus égaré que jamais. L'opposition entre horreur de la distance et bonheur de la réunion, toute prégnante qu'elle soit dans *La Nouvelle Héloïse*, paraît donc à certains titres fragilisée par Rousseau. Pour s'en assurer, il faut commencer par montrer comment les personnages ne cessent de méditer sur une paradoxale proximité *au sein* de la distance. En quoi l'imagination donne-t-elle l'illusion d'une confusion des âmes en dépit de l'éloignement, voire grâce à lui ?

La distance abolie : éloignement et présence à l'autre

Qu'est-ce qu'être proche dans la distance ? Comme l'écrit Eugen Fink dans *Proximité et distance*, l'individu se définit par des « rapports de coexistence multiforme », au point de pouvoir entretenir un « commerce communicatif » plus étroit avec des êtres lointains qu'avec « ceux qui se tiennent autour de lui⁴² ». Dans la lettre sur le Valais, Saint-Preux n'est pas loin de déclarer que la solitude lui est impossible, tant le souvenir de l'être aimé ne cesse de peupler l'univers. Alors que la description alpestre l'emporte pendant l'essentiel de la lettre sur l'écriture amoureuse, Saint-Preux opère dans les dernières pages un recentrement sur Julie, qui habite les lieux malgré la béance de l'exil. Le mouvement est double : d'une part Saint-Preux s'évade en pensée auprès de Julie (« mon âme se réfugie auprès de la vôtre »), d'autre part Julie se déplace imaginativement vers Saint-Preux (« je vous appelle où je suis⁴³ »). Ce compagnonnage spirituel des deux amants est exprimé par le jeu sur les doubles négations (« je ne faisais pas un pas que nous ne le fissions ensemble ») aussi bien que sur les parallélismes : « tous les arbres que je rencontrais vous prêtaient leur ombre, tous les gazons vous servaient de siège⁴⁴ ». Cette clause lyrique est symétrique de celle de l'autre grand récit de voyage du roman, la lettre IV. 3, où à l'anaphore des « j'ai vu » succède une célébration de celle qui n'a jamais quitté le cœur de Saint-Preux : « mais *ce que je n'ai point vu* dans le monde entier, c'est quelqu'un qui ressemble à Claire d'Orbe, à Julie d'Etange⁴⁵ ».

³⁷ Termes de Jacques Berchtold commentant cette lettre dans *La Nouvelle Héloïse. Le lieu et la mémoire*, Paris, Classiques Garnier, p. 200.

³⁸ *La Nouvelle Héloïse*, IV. 6, p. 502.

³⁹ Vladimir Jankélévitch, *L'Irréversible et la nostalgie*, Paris, Flammarion, « Champs essais », p. 341.

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ *Ibid.*

⁴² Eugen Fink, *Proximité et distance*, trad. Jean Kessler, Grenoble, Jérôme Million, 1994, p. 240.

⁴³ *La Nouvelle Héloïse*, I. 23, p. 113.

⁴⁴ *Ibid.*,

⁴⁵ *Ibid.*, IV. 3, p. 498.

L'éloignement est donc compensé par une intense proximité d'âme. Les déclarations de Julie, dès le début du roman, sont à cet égard limpides : « nous sentirons les mêmes choses aux deux extrémités du monde⁴⁶ ». Saint-Preux fait une allusion explicite à cette phrase de la lettre I. 11, en la glosant dans la lettre I. 26 : « que j'y ai vu un frappant exemple de ce que vous me disiez de l'accord de nos âmes dans des lieux éloignés⁴⁷ ! ». L'écho des propos de Julie sous la plume de Saint-Preux est comme la confirmation, du point de vue de l'énonciation, de ce que l'énoncé fait valoir, à savoir *l'accord* des amants – au sens moral, voire musical – en dépit de la distance. Rousseau offre une nouvelle variation sur ce thème dans la lettre où les mots *bout du monde* affleurent pour la première fois : « l'attraction [de nos cœurs] ne connaît point la loi des distances, et les nôtres se toucheraient aux deux bouts du monde⁴⁸ ». Les lois de la physique semblent être outrepassées par les lois de l'amour. Julie radicalise même le paradoxe en soutenant que la proximité des amants est plus grande sur fond d'éloignement : « quelquefois même on se voit plus souvent encore que quand on se voyait tous les jours⁴⁹ ». Ainsi les personnages de Rousseau pourraient-ils se réapproprier les belles déclarations de Montaigne au sujet de La Boétie : « j'ai tiré autrefois usage de notre éloignement, et commodité. Nous remplissions mieux, et étendions, la possession de la vie, en nous séparant. [...] La séparation du lieu rendait la conjonction de nos volontés plus riche⁵⁰ ».

On ne saurait se prononcer sur cette résorption fantasmée de la distance sans interroger le recours à la forme épistolaire. La lettre vaut en effet comme un suppléant à l'absence. Si la proximité triomphe en dépit de l'éloignement, c'est entre autres grâce aux pouvoirs de l'écrit. « Ne sois donc pas surprise si tes lettres qui te peignent si bien font quelquefois sur ton idolâtre amant le même effet que ta présence », déclare Saint-Preux à Julie⁵¹. À la lecture d'une lettre de sa maîtresse, il la croit en effet présente à tous ses sens : « je crois te voir, te toucher, te presser contre mon sein⁵² ». Néanmoins, à la joie amoureuse succède la déception : « Ah ! viens, je la sens, elle m'échappe, et je n'embrasse qu'une ombre⁵³ ». Cette évocation de l'ombre, qui peut rappeler le mythe d'Orphée chez Ovide (« l'infortuné ne saisit que l'air impalpable⁵⁴ »), est riche de sens au sein de lettres parisiennes qui peignent Paris comme un lieu fantomatique. L'ambivalence de l'objet-lettre rejoint ainsi l'ambivalence de cet autre suppléant à l'absence qu'est le portrait-talisman. Julie prête au portrait le pouvoir de remédier à l'éloignement : « cent fois le jour quand je suis seule un tressaillement me saisit comme si je te sentais près de moi⁵⁵ ». Pourtant, on sait quelle est la déconvenue de Saint-Preux, qui juge que l'image, trompeuse et inerte, ne fait qu'aggraver le sentiment de la perte.

Cette inaptitude du portrait à transporter en esprit vers la personne aimée se comprend à la lumière d'un principe cher à Rousseau : « on ne se figure point ce qu'on voit⁵⁶ ». La vue, dont le pouvoir de suggestion est « faible et borné⁵⁷ », constitue une entrave à l'activité de l'imagination. En termes proustiens, « une loi inévitable veut qu'on ne puisse imaginer que ce

⁴⁶ *Ibid.*, I. 11, p. 81.

⁴⁷ *Ibid.*, I. 26, p. 123.

⁴⁸ *Ibid.*, II. 15, p. 285.

⁴⁹ *Ibid.*

⁵⁰ Montaigne, *Essais*, III. 9 (« De la vanité »), éd. Emmanuel Naya, Delphine Reguig, Alexandre Tarrête, Paris, Gallimard, « Folio Classique », 2009, p. 279.

⁵¹ *La Nouvelle Héloïse*, II. 16, p. 294.

⁵² *Ibid.*

⁵³ *Ibid.*

⁵⁴ Ovide, *Les Métamorphoses*, livre X, v. 59, trad. Georges Lafaye, Paris, CUF, 1976, p. 124.

⁵⁵ *La Nouvelle Héloïse*, II. 24, p. 350.

⁵⁶ *Ibid.*, VI. 8, p. 812.

⁵⁷ *Lettre à d'Alembert*, dans *Œuvres Complètes*, t. V, p. 122. Voir aussi *L'Émile*, livre II, dans *Œuvres Complètes*, t. IV, p. 418 : « Quand nous ne voyons que ce qui est nous ne sommes jamais émus. Ce sont les chimères qui ornent les objets réels, et si l'imagination n'ajoute un charme à ce qui nous frappe, le stérile plaisir qu'on y prend se borne à l'organe, et laisse toujours le cœur froid ».

qui est absent⁵⁸ ». Or, la puissance qui permet chez Rousseau de transcender l'espace en donnant l'illusion de la contiguïté n'est autre que l'imagination. Dans la grande digression sur le pays des chimères, l'imagination est en effet définie comme cette force « qui rapproche de l'homme tout ce qu'il désire⁵⁹ ». Elle permet d'attirer à soi les objets lointains en donnant l'illusion de les percevoir. L'objet imaginé paraît aussi proche que s'il était moins rêvé que perçu. Bien plus, la possession imaginaire supplante en intensité la possession réelle en ce que l'objet soumis à l'imagination, parce qu'il est modulable au gré du désir, est investi d'un prestige infiniment supérieur.

Si les hommes sont « toujours avides de ce qui est loin d'eux », selon le mot de Wolmar⁶⁰, c'est en raison de ces jeux du désir et de l'imagination. Il en résulte que l'euphorie amoureuse peut être accrue par la distance. L'amour étant pour Rousseau amour d'une image⁶¹, il est volontiers plus ardent quand il se déploie indépendamment de la vue. L'éloignement, « bien loin de sonner le glas de l'amour, l'irradie et le porte à incandescence⁶² ». Illusion, dès lors, de tenir la séparation pour un remède efficace à la passion. On sait que l'exil, dès le début du roman, est supposé faire cicatriser l'amour. Que cette méthode soit un échec, c'est ce dont témoignent les déclarations de Julie dans sa grande lettre rétrospective : « en fuyant vous achevâtes de vaincre ; et sitôt que je ne vous vis plus, ma langueur m'ôta le peu de force qui me restait pour vous résister⁶³ ». L'éloignement étant un remède inopérant, Wolmar élabore un protocole thérapeutique inverse. À partir de la quatrième partie du roman, c'est en favorisant la réunion de Saint-Preux et de Julie qu'il espère dissiper les chimères de l'amour. Comment interpréter cette thérapie par la proximité ? Dans *Les Remèdes à l'amour* d'Ovide, le poète considérait que rien ne compromet mieux la guérison des amants que le retour dans des lieux chargés de souvenir : « bien des lieux sont nocifs. Ceux où vous vous aimâtes / fuis-les aussi, ils te tortureront⁶⁴ ». En vertu de quelle conception de l'amour, de la spatialité et du travail de la mémoire Wolmar pense-t-il pourtant que réintégrer Saint-Preux à la sphère domestique de Clarens permettra de neutraliser la passion des amants ?

« Je suis cent fois plus loin d'elle que si elle n'était plus »

Ruiner un amour en encourageant les amants à se fréquenter : cette stratégie, qui était celle de Flaminia dans *La Double Inconstance*⁶⁵, peut susciter une légitime perplexité. Wolmar s'emploie pourtant à la justifier dans sa lettre la plus théorique, celle qu'il adresse à l'autre personnage latéral qu'est Claire :

⁵⁸ Proust, *Le Temps retrouvé*, Paris, Librairie Générale Française, 1993, p. 227. La réminiscence – surgissement du passé dans le présent – permet selon Proust de neutraliser cette « dure loi ».

⁵⁹ *La Nouvelle Héloïse*, VI, 8, p. 812.

⁶⁰ *Ibid.*, IV, 11, p. 575.

⁶¹ Nous renvoyons sur ce sujet à l'étude de Christophe Martin, « Mémoire spectrale et "hantologie" dans *Julie ou La Nouvelle Héloïse* », *Frameworks of time in Rousseau*, éd. Jason Neidleman et Masano Yamashita, Londres, New York, Routledge Press, à paraître en 2023.

⁶² Éric Zernik, « Rousseau : l'imagination amoureuse », dans *L'Imagination*, Neuilly-sur-Seine, Atlande, « Clefs concours philosophie », 2023, p. 52.

⁶³ *La Nouvelle Héloïse*, III, 18, p. 411.

⁶⁴ Ovide, *Les Remèdes à l'amour*, V, 725-726, trad. Olivier Sers, Paris, Les Belles Lettres, 2016, p. 371.

⁶⁵ Voir *La Double Inconstance*, acte I, scène 7 : « FLAMINIA. Je vais commencer par aller chercher Silvia, il est temps qu'elle voie Arlequin. LISETTE. – Quand ils se seront vus, j'ai bien peur que tes moyens n'aillent mal ».

On mène un coursier ombrageux à l'objet qui l'effraie, afin qu'il ne soit plus effrayé. C'est ainsi qu'il faut user avec ces jeunes gens dont l'imagination brûle encore quand leur cœur est déjà refroidi, et leur offre dans l'éloignement des monstres qui disparaissent à leur approche⁶⁶.

Ainsi est-ce sur la valeur démystificatrice de la proximité qu'insiste Wolmar. La confrontation avec l'objet redouté permettrait de conjurer la puissance dont il est investi dans l'éloignement – temporel comme spatial. C'est bien l'effet de l'imagination que Wolmar entend neutraliser en substituant un objet contigu à un objet distant. Christophe Martin a souligné les analogies entre cette méthode expérimentale et la thérapie des craintes infantiles dans l'*Émile* : « dans [les objets] qu'on voit tous les jours ce n'est plus l'imagination qui agit, c'est la mémoire, et voilà la raison de l'axiome *ab assuetis non fit passio* ; car ce n'est qu'au feu de l'imagination que les passions s'allument⁶⁷ ». Les pouvoirs de l'accoutumance permettraient de tempérer l'activité brûlante de l'imagination. Les épreuves auxquelles Wolmar soumet les amants, comme celle de la profanation du bosquet⁶⁸, s'éclairent à la lumière de ces principes. Wolmar souligne que Julie s'interdisait de côtoyer un lieu associé à un souvenir ardent : « jamais ma femme depuis son mariage n'a mis les pieds dans les bosquets dont vous parlez. J'en sais la raison quoiqu'elle me l'ait toujours tue⁶⁹ ». Or, l'expérimentateur, au lieu de tenir Julie éloignée du bosquet, l'enjoint de s'en approcher. Il peut en effet ainsi atténuer la *sacralité* du bosquet, au sens où le propre du sacré est d'imposer une distance. L'objet sacré, d'après Roger Caillois, est ce « dont le contact est devenu périlleux », voire « ce dont on n'approche pas sans mourir⁷⁰ ». En itérant une scène qui a le prestige de l'*hapax*, Wolmar s'emploie à réduire un lointain prestigieux à une proximité sans mystère.

Wolmar tient à assurer que les distinctions qu'il établit entre passé et présent, entre chimère et réalité, ne sont pas « une vaine subtilité⁷¹ ». La formule réapparaît presque à l'identique sous la plume de Julie, qui raille les « subtiles distinctions de M. de Wolmar⁷² ». Être de pure raison, le mari de Julie ne multiplie-t-il pas les spéculations trop sophistiquées pour être exactes ? Avant d'envisager les écueils de sa méthode expérimentale, il faut lui reconnaître une efficacité au moins relative. Claire souligne ainsi que l'amour de Saint-Preux transparaît davantage en l'absence de Julie qu'à son approche : « Mais quelle bizarre fantaisie de s'éloigner de toi pour avoir le plaisir d'en parler ? Pas si bizarre qu'on dirait bien. Il est contraint en ta présence [...] et dans ces moments dangereux le seul devoir se laisse entendre aux cœurs honnêtes⁷³ ». La cousine conclut par une maxime paradoxale : « loin de ce qui fut cher, on se permet d'y songer encore⁷⁴ ». C'est là confirmer les analyses de Wolmar sur le rapport des deux amants à l'espace. Lorsqu'il côtoie Julie devenue Mme de Wolmar, Saint-Preux n'ose pas laisser libre cours aux pensées brûlantes qui l'agitent dans l'éloignement⁷⁵. Ainsi, dans la lettre IV. 15, après avoir évoqué les « terreurs du crime » qu'il éprouve dans la solitude, Saint-Preux ajoute : « savez-vous Mylord, où mon âme se rassure et perd ses

⁶⁶ *La Nouvelle Héloïse*, IV. 14, p. 604.

⁶⁷ *Émile*, livre II, dans *Œuvres Complètes*, IV, p. 384. Voir Christophe Martin, *La philosophie des amants*, op. cit., p. 183 (« Les monuments des anciennes amours »).

⁶⁸ Sur ce texte (IV. 12), nous nous permettons de renvoyer à notre article « L'asile profané. Désenchantement du lieu et guérison des amants dans *La Nouvelle Héloïse* », *Les Remèdes à l'amour de l'Antiquité au XVIII^e siècle*, dir. Gautier Amiel, Adeline Lionetto, Dimitri Mézière, Classiques Garnier, 2023, p. 321-337.

⁶⁹ *La Nouvelle Héloïse*, IV. 11, p. 577.

⁷⁰ Roger Caillois, *L'Homme et le sacré*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1950, p. 25.

⁷¹ *La Nouvelle Héloïse*, IV. 12, p. 603.

⁷² *Ibid.*, VI. 8, p. 807.

⁷³ *Ibid.*, IV. 9, p. 522.

⁷⁴ Voir les déclarations de Julie elle-même : « quelque doux qu'il me soit de le voir, je ne sais pas par quelle bizarrerie il m'est plus doux de penser à lui » (IV. 13, p. 592).

⁷⁵ Dès les premières lettres du roman, Saint-Preux pouvait écrire : « si j'ose former des vœux extrêmes, ce n'est plus qu'en votre absence; mes désirs, n'osant aller jusqu'à vous, s'adressent à votre image, et c'est sur elle que je me venge du respect que je suis contraint de vous porter » (I. 10, p. 80).

indignes frayeurs ? Auprès de Madame de Wolmar. Sitôt que j’approche d’elle sa vue apaise mon trouble, ses regards épurent mon cœur⁷⁶ ». La proximité de Julie – ou plutôt de l’épouse qu’elle est devenue – exercerait un pouvoir thérapeutique immédiat.

La lettre qui illustrerait le mieux l’efficacité de ce remède dans le mal est peut-être la dernière que Saint-Preux adresse à Julie. Le personnage commence par souligner ce que son retour à Clarens avait de paradoxal : « pourquoi m’avoir appelé près de vous avec tant de risques, ou pourquoi m’en bannir quand je suis digne d’y rester ? [...] que ne lui disiez-vous : “laissez-le au bout du monde, puisque aussi bien je l’y veux renvoyer”⁷⁷ ». Néanmoins, au prix d’un renversement du pour au contre, Saint-Preux juge cette décision salvatrice : « Hélas ! Plus vous craignez pour moi, plus il faudrait vous hâter de me rappeler. Non, ce n’est pas près de vous qu’est le danger, c’est en votre absence, et je ne vous crains qu’où vous n’êtes pas⁷⁸ ». On reconnaît un argumentaire éminemment rousseauiste sur la toute-puissance de *ce qui n’est pas* par rapport à ce qui est. Julie serait plus redoutable dans un éloignement qui pare son image de mille charmes. C’est même ce danger de la distance qui distinguerait la passion persistante pour Julie de la tendresse qu’éprouve le personnage pour Claire. Dans sa lettre à Julie, Saint-Preux dit ainsi de Claire : « je la redoute plus de près que de loin ; c’est presque l’effet contraire à celui qui me vient de vous⁷⁹ ».

Aux côtés de Mme de Wolmar, Saint-Preux se sentirait libéré du fantôme de la Julie passée. Néanmoins, ce discours fièrement tenu par le personnage doit être nuancé à deux titres. Il est tout d’abord tout sauf certain que l’ancienne Julie ait autant disparu que Saint-Preux, Wolmar et Julie elle-même s’obstinent à le déclarer. On connaît l’aveu *in articulo mortis* de Julie, qui constitue un désaveu du projet de Wolmar. « Un jour de plus, peut-être, et j’étais coupable⁸⁰ » : l’imparfait contrefactuel révèle combien la scission entre présent et lointain passé est moins marquée que ne le postulent les personnages. Par ailleurs, quand bien même cet évanouissement de la Julie passée serait réel, il n’est pas certain que son effet soit d’apaiser les sentiments de Saint-Preux. Le héros a beau se féliciter de se sentir d’autant plus loin de Julie qu’il est proche de Mme de Wolmar, il reconnaît quel tourment découle de cet éloignement symbolique. En témoigne la lettre qui a été la plus admirée à la parution du roman : le pèlerinage à Meillerie, à la fin duquel Saint-Preux en vient à regretter le temps où terres et mers le séparaient de Julie : « il me semblait que j’avais moins souffert tout le temps que j’avais passé loin d’elle⁸¹ ». C’est, d’une part, que l’espérance continuait à animer Saint-Preux éloigné de Julie, alors qu’il sait désormais son bonheur perdu. Or, Rousseau tient l’espérance de la jouissance pour une forme de jouissance, voire pour la plus authentique des jouissances⁸². D’autre part, la proximité, pour peu qu’elle ne soit pas une parfaite intimité, s’expose à être plus décevante que la franche distance. Saint-Preux le souligne dans une phrase poignante : « mais se trouver auprès d’elle, mais la voir, la toucher, lui parler, l’aimer, l’adorer, et, presque en la possédant encore, la sentir perdue à jamais pour moi ; voilà ce qui me jetait dans des accès de fureur et de rage⁸³ ». Le personnage expérimente une insupportable coïncidence entre la quasi-possession et la perte irrémédiable. Il peut sentir plus que jamais « ce qu’il y a de décevant dans l’apparence du rapprochement le plus doux, et à

⁷⁶ *Ibid.*, IV. 15, p. 606.

⁷⁷ *Ibid.*, VI. 7, p. 794.

⁷⁸ *Ibid.*

⁷⁹ *Ibid.*

⁸⁰ *Ibid.*, VI. 12, p. 865.

⁸¹ *Ibid.*, IV. 17, p. 616.

⁸² « Ainsi cet état se suffit à lui-même, et l’inquiétude qu’il donne est une sorte de jouissance qui supplée à la réalité. Qui vaut mieux peut-être » (*ibid.*, VI. 8, p. 812).

⁸³ *Ibid.*, IV. 17, p. 616.

quelle distance nous pouvons être des personnes aimées au moment où il semble que nous n'aurions qu'à étendre la main pour les retenir⁸⁴ ».

On sait que la fureur dont Saint-Preux est envahi à Meillerie lui fait envisager un acte meurtrier réprimé *in extremis*. Cet élan destructeur pourrait passer pour une crise momentanée après laquelle le personnage recouvre la raison. Telle était sans doute l'intention de Wolmar, dont tout laisse à penser, comme l'a montré Christophe Martin⁸⁵, qu'il est l'initiateur du pèlerinage à Meillerie. Ce serait oublier, néanmoins, que le vœu de mort ressurgit avant le songe de Villeneuve : « que n'est-elle morte ! Oui, je serais moins malheureux⁸⁶ ». Dans cette lettre, le tragique de la distance dans la proximité culmine : « je suis cent fois plus loin d'elle que si elle n'était plus⁸⁷ ». Surtout, Julie formule une mise en garde capitale : « croyez-vous que les monuments à craindre n'existent qu'à Meillerie ? Ils existent partout où nous sommes ; car nous les portons avec nous⁸⁸ ». Moins que les objets localisables, il faut redouter la trace intime et ineffaçable qu'ils ont laissée dans le cœur des amants. Le travail sur la spatialité auquel se livre Wolmar est compromis par l'intériorisation du lieu.

C'est que la proximité dans la distance a son versant radieux (l'absence se résorbe dans une présence consolante) mais également son versant tragique (l'image de l'autre est douée d'un pouvoir de hantise dont rien ne saurait guérir⁸⁹). Avant que Julie ne médite sur les monuments portés en soi, Saint-Preux écrivait, au seuil de son récit de circumnavigation : « Partout où l'on se porte avec soi l'on y porte ce qui nous fait vivre⁹⁰ ». Lieu commun antique que celui de la vanité du changement de lieu – *mutatio loci* – qui ne s'accompagne d'aucun changement des dispositions intérieures. Sénèque cite Socrate : « pourquoi es-tu surpris de ne profiter en rien de tes longues courses ? C'est toi que tu emportes partout⁹¹ ». Dans *La Nouvelle Héloïse*, le voyage ne procure qu'un amer savoir, parce qu'il échoue à être un authentique arrachement à soi et à l'autre. Il n'est pas de lieu où Saint-Preux ne soit poursuivi par l'obsédante image de l'être aimé : « j'ai fait le tour entier du globe et n'ai pu vous échapper un moment. On a beau fuir ce qui nous est cher, son image plus vite que la mer et les vents nous suit au bout de l'univers⁹² ». Telle est la dialectique, cruciale dans *La Nouvelle Héloïse*, entre bout du monde et pas de la porte. « On croit ne pas sortir de la place, et l'on arrive au bout du monde⁹³ », écrit Saint-Preux dans sa dernière lettre. Les termes pourraient être inversés : dans *La Nouvelle Héloïse*, on croit arriver au bout du monde et on ne sort jamais de la place. Comme le souligne Nathalie Ferrand, « l'éloignement n'a pas affaibli l'amour de Saint-Preux, il lui a donné une ubiquité qui ne lui permet plus d'y échapper⁹⁴ ». Aucune modification dans l'ordre des corps, qu'il s'agisse d'un exil forcé ou d'un retour faussement réparateur, ne permet de se soustraire aux fantômes de la passion. Prétendant n'échapper au souvenir de Julie qu'en fréquentant Mme de Wolmar, Saint-Preux s'exclame :

⁸⁴ Proust, *Le Côté de Guermantes*, dans *À la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », éd. J.-Y. Tadié, 1998, t. 2, p. 431.

⁸⁵ Christophe Martin, *La Philosophie des amants*, *op. cit.*, p. 190.

⁸⁶ *La Nouvelle Héloïse*, V. 9, p. 725.

⁸⁷ *Ibid.*

⁸⁸ *Ibid.*, VI. 6, p. 783.

⁸⁹ Voir Christophe Martin, « Mémoire spectrale et "hantologie" dans *Julie ou La Nouvelle Héloïse* », art. cit.

⁹⁰ *La Nouvelle Héloïse*, IV. 3, p. 494.

⁹¹ Sénèque, *Entretiens, Lettres à Lucilius*, éd. P. Veyne, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1993, lettre 28, p. 669.

⁹² *La Nouvelle Héloïse*, IV. 3, p. 494.

⁹³ *Ibid.*, p. 793

⁹⁴ Nathalie Ferrand, « Un voyage au long cours dans l'écriture de Rousseau », *Genesis* [En ligne], n°41, 2015. Sur l'impossibilité de guérir l'amour par l'éloignement, voir les premières pages des *Confessions*, au sujet des parents de Rousseau : « Elle lui conseilla de voyager pour l'oublier. Il voyagea sans fruit, et revint plus amoureux que jamais » (*Œuvres complètes*, t. I, p. 3).

« où fuirai-je si cet asile m'est ôté⁹⁵ ? ». Or, tout le tragique de *La Nouvelle Héloïse* est que l'asile est menacé et la fuite impossible : « où veux-tu fuir ? », lit-on dans la légende de la dixième estampe, « le fantôme est dans ton cœur⁹⁶ ».

⁹⁵ *La Nouvelle Héloïse*, p. 794.

⁹⁶ *Ibid.*, V. 9, p. 727.